

# *Falaises de Normandie*

*« Voulez-vous de la mer connaître un vrai miracle,*

*Disait-il; voulez-vous contempler un spectacle*

*Que le poète ému cherche d'un pas fréquent ?*

*Partez un jour, gagnez les côtes de Fécamp ;*

*Sur la grève en talus que le flot escalade,*

*Allez voir Étretat, maritime peuplade,*

*Assise obscurément sur les mêmes galets*

*Où la Gaule romaine eut son dernier relais.*

*Choisissez l'équinoxe : au printemps, à l'automne.*

*Octobre, quand j'y fus, chargeait son ciel qui tonne.*

*C'est alors que la mer, à ses plus bas niveaux,*

*Livre à l'explorateur l'accès de ses caveaux.*

*Au pied du terrain blanc des normandes falaises,*

*Murailles qui font face aux murailles anglaises,*

*Mille creux sont ouverts, qui, de leur seuil béant,*

*Absorbent chaque jour et rendent l'Océan.*

*Aux heures où le flot, que le reflux emporte,*

*De ces antres vidés abandonne la porte,*

*Descendez au rivage, et, longeant sa paroi,*

*Entrez : l'étonnement est presque de l'effroi !*

*Là, se dérouleront devant vous des arcades,*

*Des voûtes, d'où les eaux retombent en cascades,*

*Des grottes dont les blocs, minés et crevassés,*

*Pendent affreusement sur vos fronts menacés.*

*Marchez toujours : la roche aux assises énormes*

*Affecte des aspects, des caprices, des formes*

*Tels que le voyageur se demande, surpris,*

*S'il n'a point dans un songe égaré ses esprits.*

*Quelles sont, pense-t-il, ces triomphales arches ?*

*A quelle nécropole aboutissent ces marches ?*

*Dans ces vides obscurs, vois-je les cachots noirs*

*Que les rois féodaux creusaient sous leurs manoirs ?*

*Une arène m'invite à ses bancs circulaires :*

*Rome eut-elle en ce lieu des fêtes consulaires ?*

*Ses combats de lions et de gladiateurs*

*Prenaient-ils sur ce bord les flots pour spectateurs ?*

*Par intervalle, un bruit sort des cavités sombres :*

*Est-ce un bruit d'eau qui pleure ? Est-ce le chœur des ombres ?*

*Des naufragés anciens la voix sous ce rocher*

*Redit-elle aux vaisseaux : Gardez-vous d'approcher ?*

*Images, souvenirs, assiègent la pensée.*

*On est pris par moments d'une peur insensée ;*

*Une forme entrevue, un rien, une ombre, un son,*

*Fait courir sur la peau le rapide frisson.*

*Il semble qu'à vos yeux quelque pâle fantôme,*

*Quelque spectre, gardien du ténébreux royaume,*

*D'un de ces soupiraux va surgir lentement*

*Et du seuil interdit venger l'empiétement.*

*Il semble qu'on verra, d'un de ces vomitoires,*

*Sortir une panthère aux sanglantes mâchoires,*

*Ou qu'un vautour immense, échappé de sa nuit,*

*Va secouer sur vous ses ailes à grand bruit.*

*Par qui furent créés ces étranges dédales ?*

*Qui façonna leurs murs, leurs pilastres, leurs dalles ?*

*C'est la mer ! L'Océan est leur unique auteur ;*

*Il en fut l'architecte, il en fut le sculpteur.*

*Il conçut le chef-d'œuvre et l'accomplit dans l'ombre.*

*Ce que n'eussent point fait, durant des jours sans nombre,*

*Un peuple d'ouvriers armés de leurs ciseaux,*

*Fut un facile jeu pour la lime des eaux.*

*Admirez le travail de l'onde créatrice :*

*De l'ensemble aux détails explorez l'édifice.*

*Mais dans ses profondeurs n'attardez point vos pas,*

*Car le flux a son heure, et le flux n'attend pas.*

*Ce n'est pas le lion, ce n'est pas la panthère*

*Qui soudain bondira d'un porche solitaire ;*

*Le flot, mieux qu'un lion, s'élancera sur vous.*

*Le flot de ce domaine est le maître jaloux.*

*Malheur aux imprudents surpris par la marée !*

*L'Océan est plus prompt que leur course effarée.*

*Combien d'infortunés qui, dans les antres sourds,*

*Épuisèrent leur voix à crier au secours !*

*Leur mort a défrayé les sinistres légendes*

*Qu'on répète, le soir, sur les côtes normandes.*

*Les pêcheurs d'Étretat, de Dieppe, de Honfleur,*

*Vous les raconteront, et jamais sans pâlir ;*

*Ils diront les amants avec leurs fiancées,*

*La veille de l'hymen, pris par les eaux glacées.*

*Les enfants disputés aux parents accourus,*

*Et, du creux des rochers, les mânes apparus !*

*Sortez donc, prévenez l'inexorable lame,*

*Sortez ! Mais un regret alors vous saisit l'âme.*

*Quand l'onde a reconquis ses sinueux palais,*

*Quels y sont ses replis, ses luttes, ses reflets ?*

*A travers les échos des voûtes infinies,*

*Quelles sont ses rumeurs, ses voix, ses harmonies ?*

*Sur quels tons la caverne et le flot souterrain*

*Chantent-ils, dans la nuit, leur éternel refrain ?...*

*A moins d'être un de ceux qui, d'épouvante hâves,*

*Par l'Océan surpris, sont restés dans ses caves,*

*Arcanes de ces bords, comment vous raconter !*

*Mystérieux concerts, comment vous répéter ! »*

*L'homme qui nous tenait ce discours plein de flamme*

*Porte un des noms heureux que la gloire réclame.*

*Il nous avait reçus, artiste hospitalier,*

*Au milieu des splendeurs de l'intime atelier,  
Sanctuaire sacré de peinture émouvante !  
Et sa parole était si chaude et si vivante,  
Que vous auriez cru voir, sur les murs trop étroits,  
Un de ces fiers tableaux qu'il signe : – Delacroix !*

*Joseph Autran (1813-1877)*

